

**Pain levé, pain brioché,  
Pain azyme et pain béni,  
Pain de mie ou croustillant,  
Pain doré et pain perdu...  
Et puis les vins... et l'eau...  
Par un fil rouge lier tout cela, sans trop nouer toutefois,  
Pour parvenir au dénouement.  
Car à la fin, la faim demeure.  
Qu'au moins, ces nourritures devenues « figures »  
Et soulignées du mince fil rouge,  
Entretiennent encore la faim,  
Et creusent comme un désir...**

**JCG**

### **Le gourmand, le gourmet, et le cuisinier.**

En cette finale de ce festival de la Bible<sup>1</sup>, je suis donc invité à me mettre à table, c'est à dire selon la valeur de cette expression dans les milieux policiers, à me mettre à parler, à tenter de faire le récit de ces journées.

Au rythme de mes haltes de fêtes en festins, j'ai composé une tresse de trois fils que je vais défaire pour vous. Ces fils sont bien sûr différents : différents dans leur texture, dans leur matière et dans leur couleur. Et je voudrais souligner leurs différences.

Mais, à quoi peut bien servir cette tresse que j'ai tenté de faire et que maintenant je défais ? Et à quoi sert la tresse que vous même, sans aucun doute, avez cherché à faire au cours de votre itinéraire festivalier ? A rien, bien sûr, à rien... Ces tresses ne servent à rien, mais justement elles nous occupent. Elles occupent nos mains, et ces tresses là qui s'élaborent dans l'écoute et l'échange nous empêchent alors peut-être d'en venir aux mains ?

---

<sup>1</sup> Ce festival de la Bible (imaginé et produit par Jean-Marie Despeyroux et Jean-Claude Giroud) sa troisième édition en 2016 à Bordeaux sous le titre « Changer de faim ». Ce texte en était la conclusion.

Et il se peut qu'ainsi, ces fils, à notre insu, lient et relient, et nouent ce qu'autrement nous ne saurions lier...

« Changer de faim », tel était le titre et l'invitation de ce troisième festival de la Bible à Bordeaux : alors à cette fin, pour cette faim, mes trois fils ont pris nom : le premier se nomme le « gourmand », le second se nomme le « gourmet » et le troisième le « cuisinier »...

## 1. Le gourmand

Celui-là, bien sûr, il se délecte mais il en veut pour son argent. Et il absorbe, voulant le menu, et tout le menu. J'ai été gourmand, je suis gourmand : alors j'ai parcouru le festival, je me suis installé, je me suis mis à table, je me suis nourri, j'ai reçu, j'ai profité... Et en suivant mon fil de gourmand, qu'ai-je trouvé ? qu'en tout début, Jean-Pierre avait du retard (environ quinze minutes)... Ce n'est pas grave certes, mais pour le gourmand, c'est significatif. Vous le savez en effet, au resto, vous attendez toujours un peu : que se passe-t-il ? Vous aurait-on oublié ? Mais non ! les restaurateurs, et les organisateurs, pensent qu'il faut que l'appétit s'aiguise, qu'un creux se creuse, que vous ayez le temps d'imaginer ce que la carte énonce, de vous représenter les plats à venir...

D'autant que, dans l'assiette, il y avait de quoi ! à boire et à manger, ou plutôt à manger et à boire, puisque après le repas des Corinthiens, nous eûmes droit à l'eau de la Samaritaine. Et cette eau de là vaut-elle le vin d'ici ? ... Je ne sais, mais ça démarrait bien. J'étais nourri.

Et déjà quelques singularités se faisaient jour : les liens sociaux par exemple, je découvrais, je n'étais pas seul à bouffer. Puis des spécialités, des assaisonnements apparaissaient, qui ne figuraient pas clairement dans le menu que je pensais avoir pris, ou bien n'avais-je pas su les voir... Et je les découvrais, pour ainsi dire, en mangeant : un autre corps, un autre sang, une autre eau, une autre nourriture...

Voilà, on me servait des mets et discrètement le service (fort bien fait au demeurant) me laissait entendre que l'essentiel n'était pas dans mon assiette ! Mais que, pourtant, pour l'entrevoir, il fallait passer par l'assiette... Et ça, plus tard, j'allais le mieux comprendre, quand je verrais le « bol ébréché » d'Abdisa...

Pour l'instant, je suivais mon programme, mon parcours de santé, mon menu. Avec Philippe Leruste, je me suis dit : enfin ! de la diététique ! Et qu'on me dise ce qu'il ne faut pas manger, ce qui fait mal, ce qui est indigeste. D'ailleurs, Philippe a bien commencé en reprenant ce slogan de la diététique sportive : « à fond la forme ! ». J'ai pensé : nous y sommes, enfin du sérieux pour en finir avec la mal-bouffe, l'obésité, et toutes ces choses désagréables. Qu'on le sache : ça, ça se mange ; et ça, ça se mange pas ! Il suffit de régler, régler, cadrer, définir... Je ne fus pas déçu, je fus... déplacé. Car ce régime alimentaire n'en était pas un, du moins pas vraiment : il ne désignait pas ce que je ne devais pas manger afin de mieux satisfaire les besoins de mon estomac, mais ce que je ne devais pas manger pour mieux être ce que j'étais appelé à être (sic !)... L'affaire se compliquait : c'était bien de la diététique, mais - et je reprends la formule que je ne compris pas sur le coup - la diététique « du corps textué »...

(Et justement, mon deuxième fil allait se charger de me dire ce qui, dans l'affaire, devait être tué ou sacrifié pour que le corps textué soit : corps textué pour qui la nourriture est un relief d'écriture, et pour qui le texte est à manger...)

Tout ça, le premier jour... J'ai frôlé l'indigestion. Mais le gourmand résiste, car le propre du gourmand, c'est d'en vouloir toujours.

Le second jour fut plus « hard » : je devrais dire plus « saignant » et avec le Lévitique encore... Mais j'étais alerté : les premières « cartes », le premier repas (surtout quand il ne parle que du dernier) avaient commencé à poser quelques règles de dégustation. J'essayais de m'en souvenir.

Pour Michel Amouretti, le resto était plein : il fallut rajouter des tables, (je veux dire des chaises...). Tant de monde, pour un toubib, c'était normal. On se disait qu'il allait nous proposer quelques médications, et, pourquoi pas, une ordonnance, pour soigner nos excès de chère ou supporter les jeûnes auxquels nous sommes contraints : normal, un toubib, c'est son « job » !... J'attendais donc quelque chose comme un menu light, point trop calorique, mais subtil. Je ne fus pas déçu : curieusement la révolte de Job et sa question insistante ne me coupaient pas l'appétit, mais, là encore, laissaient entrevoir qu'il y avait à se nourrir de quelque chose de vital et qui n'était point alimentaire. Ainsi, les excès les plus redoutables pour lesquels je venais chercher quelque remède n'étaient pas des excès de nourriture, mais des excès de discours et des abus de langage... Surprise : voilà que ma gourmandise, loin d'apaiser mes envies, ne faisait qu'entretenir ce que ces envies masquaient...

Chez Marie Balmory, le menu était rédigé en forme de questions : « qu'est-ce que la faim ? », « a-t-on faim d'autre chose ? », « Y a-t-il un nouveau corps ? », des questions toutes simples ainsi que d'autres plus complexes qui devaient désigner les plats de résistance : « Quand et où et comment la vie demande-t-elle autre chose que ce qui la fait vivre ordinairement ? » et « comment se tricotent l'âme et le corps ? ». Avec cette dernière question je risquais d'y perdre mes fils, alors je me suis cramponné non aux propos de Woody Allen mais, plus modestement, à ceux d'Averell Dalton : « quando se come aqui ? » qui laissent clairement entendre qu'apprendre une langue dépend essentiellement de l'estomac... Mais très vite le menu nous fit goûter le sérieux de l'affaire : j'avais beau manger et m'intéresser à mon assiette, je n'étais jamais seul (« et ce n'est pas bon d'être seul » me disait la Genèse). Et de tout cela, il ressortait encore que « l'autre » était sans cesse en jeu et en attente, à condition de ne pas le bouffer ! Eh oui, l'interdit, et même les interdits alimentaires n'avaient que cela comme fondement... Changer de faim : l'expression devenait : passer d'une faim avide de puissance et de dévoration à une faim « qui nous fait demander les uns aux autres l'hospitalité de l'être »... Ces quelques mots de Marie Balmory allait laisser quelques traces et susciter quelque attente : mais quel repas allait me faire changer de faim et passer peut-être d'un statut de gourmand à celui du gourmet. Oui ! quel repas ?

Pour le savoir, je suis allé au théâtre, voir « Dieu caché ». Et je ne peux que vous inviter à vous y rendre. Je ne vous en dirai ici pas plus, ou alors juste ceci : allez-y et vous verrez comment ce menu là laisse entrevoir à travers une fente lumineuse une figure inattendue de l'Eucharistie...

Le lendemain, « l'arbre à paroles » fut un moment agréable, quoique doté de mets un peu compliqués, un peu « nouvelle cuisine ». L'originalité venait surtout de ce qu'il fallait en partie apporter son « manger », et qu'avec cela le menu s'élaborait au fur et à mesure que la conversation progressait. Sans doute est-ce cela l'« arbre à paroles », et qui n'est pas sans évoquer l'« arbre à pains »... C'est lui qui d'ailleurs me fit découvrir mon troisième fil ... J'en retenais surtout, pour ma gourmandise, une pièce montée qu'on nommât curieusement « castellum » selon un maître réputé appelé « maître Eckhart »... C'est un lieu fortifié,

défendu, normalement imprenable, mais rendu disponible à la visite, pour « l'hospitalité de l'être »,... pour la rencontre peut-être ?...

Progressivement un lien m'apparaissait entre la nourriture et la parole : de la parole se donnait à entendre dans ce que je mastiquais. Et Aziz venait le confirmer. Car le Coran aussi s'en mêlait, nouant les fils de la nourriture et de la Parole. Oui, pour les croyants, quels qu'ils soient, dès qu'ils croquent les gourmandises qu'offrent les textes, il en est ainsi. « L'homme ne vit pas seulement de pain mais d'une parole qui descend comme une « table d'en haut » ou qui sort de la bouche de Dieu »...

La parole oui bien sûr, mais la « chair » dans tout cela ? Je suis retourné voir les spécialistes du sang au quatrième jour. Bon sang ! mais c'est bien sûr me suis-je dit : il suffit de ne pas se faire de mauvais sang ! Et là, c'est Vincent qui m'a rassuré : car voilà que du sang, on en arrivait à l'esprit, c'est à dire au souffle. Mon fil « rouge sang » enchaînait quelques perles métonymiques dont la juxtaposition devenait parlante : pain, parole, nourriture, chair, sang, esprit... Et le menu du repas qui pouvait me faire changer de faim me disait : il y a une chair à manger, il y a un sang à boire, pour nourrir ce qui non pas apaise mais entretient le désir, entretient la FAIM d'une FIN... « Ma chair verra », disait déjà Job. La fin serait-elle aussi quelqu'un à rencontrer ?

Les desserts, quant à eux, ont contribué à entretenir l'appétit. Et il y en a eu, des desserts ! Ils sollicitaient nos sens, savoureux à déguster, à regarder, à écouter. Les voix du chœur Diakoff, les icônes et la démarche qu'elles engagent, la halte paisible de la Soucah, le film « Noli me tangere » nourrissaient ma chair...

En tout cela le gourmand se délecte, mais il demeure dans le narratif : il suit son programme, il déroule son menu, il prend les mets dans l'ordre, les plats les uns après les autres : il ne se permet rien, il absorbe...

## **2. Le gourmet**

Le gourmet, lui, s'installe dans le figuratif : il goûte, il cherche les épices, les parfums, les subtilités. Parfois, il « chipote », il revient, il reprend, il compare. Il se la joue « petite madeleine de Proust ». Il reçoit les figures, les décompose, les réorganise, et sans cesse fait son point sur la figure... Il cherche du paradigme, il joue du paradigme. Il en oublie le déroulé des choses, il en vient à s'intéresser à ce qui achoppe, à ce qui surprend, à l'inattendu... Le fil du gourmet n'est plus scandé par les jours ni par l'accumulation des découvertes successives, il se déploie comme un espace, il devient champ figuratif, un champ où s'épanouiraient quelques « anamorphoses ». Car l'anamorphose est la fleur des champs figuratifs...

L'anamorphose est un dispositif défini comme « la transformation par un procédé optique ou géométrique d'un objet que l'on rend méconnaissable mais dont la figure initiale est restituée par un miroir courbe ou par un examen hors du plan de la transformation ». Voilà une définition technique et savante, mais nous avons des exemples d'anamorphose dans les domaines artistiques, en peinture notamment, lorsqu'un peintre dessine quelque chose qui, dans un premier temps si l'on regarde le tableau de face normalement, apparaît comme un

élément ordinaire du décor, puis, si l'on se déplace ou si l'on regarde le tableau sous un angle inhabituel, se transforme alors en autre chose de surprenant et d'inattendu. Un tableau célèbre d'Holbein : « les ambassadeurs »<sup>2</sup>, joue de ce phénomène : un élément du décor, disposé au pied de la table, devient un crâne de mort, dès qu'on regarde le tableau sous un angle particulier et cela change toute la signification qu'un premier examen (de face) avait pu élaborer.

La Bible est riche de figures qui sont autant d'anamorphoses ; c'est à dire de figures qui semblent ordinaires ou banales mais qui viennent à perdre cette signification d'abord orientée vers la représentation pour acquérir, pour peu que notre lecture s'y arrête, une autre signification, un autre statut. Ces figures font luire, dans le fil du texte, une singularité sur laquelle la lecture vient buter...

Et le gourmet s'en préoccupe : il se déplace, il cherche, il « mâche » (il rumine peut-être !), jusqu'à trouver l'angle sous lequel la figure laissera entrevoir autre chose que sa propre définition et sa propre représentation.

La « cruche » de la femme samaritaine (Jean 4) est une magnifique anamorphose oubliée près d'un puits. Simple cruche pour puiser de l'eau ? Bien plus que cela, un achoppement de ma lecture : « alors elle laissa là sa cruche... ». Au bord du puits, le voyageur fatigué a fait jaillir, de sa parole, la vérité. Au bord du puits, la femme a laissé là sa cruche désormais inutile pour accueillir le don qui lui est fait. Cette cruche abandonnée dira toujours qu'une femme, prise dans les corvées quotidiennes et dans les impossibles relations avec ses hommes successifs, a retrouvé, dans cette rencontre avec le voyageur, dans la parole entendue et non dans un savoir transmis, un sens pour sa vie. Et laissant sa cruche, la femme a posé là ce dont elle souffrait d'être dépendante et esclave.

Le « castellum » est une autre anamorphose. Voilà un château fort qui n'est pas un château fort, mais le lieu d'une pratique, celle de « l'hospitalité de l'être » (pour reprendre la belle formule de Marie Balmory). Comme un coffre qui n'est pas un coffre, comme une « arche » qui n'est pas une arche... J'ai besoin de ces figures, je cherche l'anamorphose pour parler de quelque chose qu'autrement je ne saurais dire..., pour en dessiner comme les contours, pour en goûter l'attente, pour en confirmer la promesse... et le « castellum » est encore à entretenir soigneusement pour que l'inattendu, pourtant attendu, vienne y trouver sa place...

Quant au gourmand, le voilà qui néglige alors le fil narratif de la jouissance pour laisser le gourmet reconstituer ses saveurs et jouer de sa faim pour qu'elle change...

Et puis la Loi se met à parler pour se mettre au diapason de l'anamorphose. Car il y a de la loi pour donner accès à la relation et baliser le chemin du « castellum ». Oui, de la Loi ! et que cela soit dit par Marie Balmory ou par Philippe Leruste, cela revient au même, puisque dans les mêmes mots ou sous les mêmes figures : la « fracture », la « division », la « brisure », pour rétablir la vie hors de la confusion... Etonnante convergence pour le gourmet qui savoure... La Loi sépare, divise, et, nous dit-on, les gestes de Jésus refont ce qu'opérait la Loi. Voici que là où il y avait de la Loi prend place un geste (une « fraction ») et un don qu'on nomme « eucharistie ». Pour le gourmet encore, c'est sur ce point là que vient s'inscrire l'étrange anamorphose du « bol fêlé » que tient Dâssin...

---

<sup>2</sup> Ce tableau de Hans Holbein (daté de 1533) se trouve à Londres au « National Gallery »

Et mon fil se charge, s'alourdit de dessins, de figures ; il gratte même un peu sous les doigts qui le déroulent. Moins lisse que le premier, il a des noeuds, il se fait des noeuds... Et un nouveau noeud apparaît : je l'ai perçu en écoutant Pierre-Jean Roca. Avec ces « serpents sans tête », nous est revenue en mémoire (à moi ainsi qu'à d'autres auditeurs de PJR) cette histoire de serpents à tête mordeuse rapportée au livre des Nombres, ainsi que d'autres passages de l'Exode où le peuple récrimine. Ainsi, il y a toujours une nourriture que l'on regrette : ah ! les marmites de viande et les oignons d'Egypte ! ah ! ce restaurant : « Chez Pharaon » , il n'était pas si mal !... Et les regrets sont d'autant plus vifs, quand on se retrouve au régime comme ce peuple dans le désert, à bouffer toujours la même chose, même s'il s'agit de la « manne », même si l'on sait que c'est pour notre bien, pour notre soin : « Le peuple se mit à critiquer Dieu et Moïse : pourquoi nous avez-vous fait monter d'Egypte ? pour que nous mourrions dans le désert ? car il n'y a ici ni pain, ni eau, et nous sommes dégoûtés de ce pain de misère (de ces produits de régime sans sel et sans sucre...) ». Attention, il ne s'agit pas ici de pénurie ou de famine, le peuple est au régime et il ne le supporte plus... Il en perd le goût. Alors bien sûr, dans ces cas là, le gourmand fait défiler son cinéma et ses images. Et voici : il y a bien une nourriture imaginaire,... celle d'avant... mais c'est celle d'avant la naissance, d'avant la sortie, d'avant le passage, celle qui fait rêver d'un retour vers un lieu idéalement maternel et bienfaisant...

La régression vers les marmites est un mal redoutable qui ne peut qu'engendrer la dépression et la perte des repères. Il convient de soigner énergiquement, de manière quasi chirurgicale, par morsure de serpents qui mordent et ceux là ont bien une tête pour mordre. Mais par dessus la mêlée des mordants, surgit le serpent qui lui ne mord pas mais en quelque sorte « parle ». Car s'il ressemble à ceux qui mordent, il parle, lui, pour dire la vie comme parole, la vie comme rencontre, la vie comme le regard tourné vers quelqu'un : « tout homme mordu (et tout homme est « mordu »...) qui regardait vers le serpent de bronze vivait... » (Nb 21).

La voilà peut-être, grâce aux attentions du gourmet, la perte à accomplir, la part à laisser tomber, la part à sacrifier, le discours à tuer ! Mais le rêve est toujours là, et le gourmand se reprend à y croire comme le rêve d'une eau qui éviterait les allers-retours incessants au puits. Et le gourmet insiste : de la chair mordue, exposée, risquée, lancée dans l'aventure, on ne peut faire l'économie.

Encore un noeud : il me dit qu'il faut « s'attendre les uns les autres ». Manger est social : le gourmand l'ignore, le gourmet le sait, car déguster ne lui suffit jamais, il aime à parler de ce qu'il savoure, à mettre des mots sur ce qu'il ressent, à confronter ses mots à ceux de ses compagnons. S'attendre les uns les autres devient la condition indispensable pour ce repas là, pour cette faim là. Comme s'il y avait, pour discerner ce qui se laisse entrevoir dans le manger et boire, nécessiter de manger au même rythme, et de soigner l'art d'être ensemble.

« Manger et boire en discernant le corps », l'énigme de cette étrange invitation : « discerner le corps »... Il y a donc du corps à discerner, mais quel est-il ? car le manger et boire ne le font pas saisir, ils en entretiennent soigneusement le désir. De Job à Paul, du jardin d'Eden à la Jérusalem céleste, du premier mot de l'Ecriture à l'ultime de l'Apocalypse, ce désir prend corps de texte pour s'inscrire dans la chair du lecteur.

Manger et boire pour justement NE PAS apaiser sa faim, mais pour l'entretenir et tenir la veille,... pour la rencontre. Et si manger et boire, c'était LIRE ? Voici alors mon troisième fil.

### 3. Le cuisinier.

Sans doute trouvera-t-on ici l'originalité de notre festival : devenir le cuisinier de ces repas à faire changer de faim...

Nous avons lu, j'ai lu ; et j'ai cru lire d'abord pour absorber, me remplir le ventre (ou la tête), puis j'ai lu pour mieux comprendre et mieux savoir ce qu'il y avait à lire, enfin, j'ai lu ... pour lire !

Oui, je suis lecteur - auteur de ma lecture, comme le fut avant moi l'auteur de l'écriture. Je deviens auteur, car la lecture me rend auteur. Ainsi, j'étais venu pour manger et boire et consommer du texte, et voilà qu'il me fallait non pas me mettre à table mais passer aux fourneaux si je voulais jamais passer à table... Je devais cuisiner.

L'équipe des chefs était remarquable, et à entrer dans leur jeu vous deveniez lecteur. Une logique se dessinait qu'on pourrait tenir en quelques points :

- Il n'y a pas de mauvaises questions ou des questions qui seraient moins bonnes que d'autres.

- Il n'y a pas de savoir préalable à poser comme une condition nécessaire.

- Il y a du texte à observer, et, en sa lettre, il parle.

- Il y a du texte à respecter, car, en sa lettre, il résiste.

- Il y a toujours quelque chose à mettre en débat.

- Le texte donne ses clés de lecture, par son tissu propre, par ses figures et leurs nouages.

- A ces conditions (voir Job), le texte peut re-lire (relier) notre expérience.

Et lire devient produire une oeuvre, faire oeuvre, comme peindre une icône, mais qui demeurerait toujours inachevée. Chacune de nos lectures s'apparente à ce travail d'élaboration d'icône, lent et patient, jamais terminé, mais donnant pourtant à discerner quelque chose de neuf.

Figures de la Loi, figures de la souffrance, figures de la faim ou de la soif, figures du sang, figures de l'esprit, figures du pain, du vin, de l'eau... De toutes ces figures, ma lecture ne vient pas lever l'énigme, mais elle les rend soudainement palpables, elle en retrouve la chair, en cerne la densité, en apprécie la consistance.

Texte à manger oui ! mais la manducation est bien la métaphore de cet acte de lecture et de cette lecture en acte, où la chair du texte vient « toucher » ma chair de lecteur.

Au rythme des lectures, je devenais, nous devenions, lecteur. Nous devenions, car, là aussi, dans cette lecture, il faut « s'attendre les uns les autres ». Pour le gourmand, bouffer est un plaisir solitaire, pour le lecteur (cuisinier et gourmet) lire est un plaisir partagé.

Et même dans le spectacle « Dieu caché », où nous étions installés comme spectateurs, où Jean-Marie et ses acteurs nous offraient leurs mots et leur présence, où les acteurs s'exposaient et se risquaient, nous pouvions devenir « acteurs », nous étions acteurs. Nous étions français avec le général, forts d'une culture et d'une civilisation que nous pensions meilleures, puis nous étions touaregs, tour à tour Ouksem ou Dâssin, traversés par le souffle d'Abdisa...

De même encore le chœur Diakoff sait éveiller le chant comme un désir et faire résonner chez l'auditeur comme une voix intérieure.

Oui, pour manger et boire de cette faim là, pour ce corps là, pour changer de faim, pour passer d'un corps à l'autre, il faut faire la cuisine. Et pour la lecture, il faut lire et prendre les fils du tissu texte, et les défaire, et les nouer, puis dénouer et renouer, parfois se faire des nœuds. C'est à ce prix toujours qu'on lit.

Mais cette cuisine ne s'achève pas comme se termine un repas, elle devient bientôt une épreuve délicate : car, ce faisant, à ce jeu là, à cette lecture là, les mots soudain m'échappent dès lors qu'ils me libèrent du savoir, car ce que je découvre me fait perdre les mots. Comme le soulignait si bien les partenaires de « l'arbre à paroles », « on n'a plus les mots pour le dire »... Est-ce la fin ? ... ou bien est-ce la faim... qui s'installe et qui demeure ?

### **Comme pour conclure :**

Au terme de ce parcours où j'ai mis des mots, partagé des mots, échangé des mots (et où parfois on a eu des mots !), je retrouve les mots du texte mais les voici en quelque sorte réécrits par ma lecture, par notre lecture. Et je découvre ainsi ce qui ne peut qu'être dit par le texte qui le dit, ce qui, comme dans une parabole, ne peut qu'être raconté par le récit qui le raconte. Au bout de ce trajet, alors, en sa lecture, le texte devient l'espace (ce corps textué) d'une « hospitalité » qui m'est sans cesse offerte...

Jean-Claude Giroud

Festival de la Bible  
septembre 2006